1RE ANNÉE—No 24 Le numéro, 8 cts Samedi, 7 Mars 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs.
Six mois - - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

Le journal paraît le premier et le troisième samedi de chaque mois.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE DES NOUVEAUTES

1861 rue Ste-Catherine

TEL. BELL, EST 1395

Semaine du 7 Mars

LE SPHINX

Drame en cinq actes,
par Octave Feuillet

Matinée : Samedi.
Soirées de Gala : Mercredi et Vendredi.

Photographies de tous genres

QUERY FRERES

Photographes

10 Côte St-Lambert - Montréal

FEU **MARINE**

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST-SACRAMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage, Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

Semaine du 7 Mars

Le Conscrit Imperial

ET

L'Abbe Constantin

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c. A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

LOUIS AERTS

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

MADAME M. BOUDET

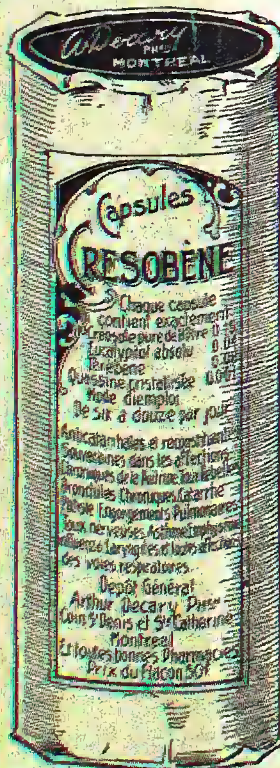
Professeur de Coupe
et de Couture

4 Rue St-Laurent, Chambre No 12

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 79 rue Saint-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)

CREOSOTE

L'indication de la créosote se trouve dans la phtisie pulmonaire où elle a donné des succès dans toutes les périodes de la maladie et où elle a produit des guérisons, non pas apparentes et temporaires, mais réelles et durables ; en tous cas, les résultats sont assez satisfaisants pour qu'il ne soit pas permis de négliger un moyen dont l'efficacité n'est plus douteuse, surtout dans la phtisie à marche lente et comme préventif chez les sujets offrant des prédispositions à la tuberculose. "Dr Manquat."



CAPSULES CRESOBENE

℞	Creosote de Hêtre	0.15
	Eucalyptol Absolu	0.04
	Terebène	0.05
	Quassine Cristallisee	0.001

L'addition à la CREOSOTE dans la CAPSULE CRESOBENE, de l'EUCALYPTOL, de la TEREBENE et de la QUASSINE CRISTALLISEE en fait le médicament par excellence, non seulement contre la tuberculose, mais aussi contre toutes les maladies des voies respiratoires : TOUX OPINIATRES, RHUMES, BRONCHITES AIGUES ET CHRONIQUES, LARYNGITES, CATARRHES PULMONAIRES, ASTHME, PHTISIE, etc, etc.

N. B.—Les CAPSULES CRESOBENE se trouvent dans toutes les bonnes pharmacies du Canada et des Etats-Unis. Nous les expédions aussi sur réception du prix, 50c le flacon.

Arthur Decary

...PHARMACIEN...

1688 Rue STE-CATHERINE - - MONTREAL, Can.

1re ANNÉE—No 24 Samedi, 7 Mars, 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

Fleur séchée

(*Vers inédits au* Journal de Françoise)

Fleur fanée en un jour, toi qui me parles d'elle,
Souvenir embaumé que je croyais perdu,
Un instant, laisse-moi de ma lèvre, éperdu,
T'effleurer doucement, comme un frôlement d'aile !

Dans la paix du missel où tu dormais, j'ai dû
Troubler le songe frêle où ta blanche dentelle,
Ainsi qu'au bleu matin de la saison nouvelle,
Respirait le printemps sur la terre épandu...

Maintenant que j'ai mis un baiser sur sa tige,
Retourne aux vieux feuillets jaunis, pâle vestige
D'un amour incompris, déjà loin, mais si pur...

Et reprends ton sommeil de rêve que j'envie
Pour oublier toujours les choses de la vie,
Et l'orgueil douloureux de ses beaux yeux d'azur !

Albert Lozeau.

Montréal, 1903.

Causerie

M. Guilhermy est venu, il y déjà plusieurs semaines, mais, le temps passe si vite ! —m'apporter son petit livre de croquis canadiens, intitulé : *Au Hasard*, et m'a demandé de lui en dire franchement mon sentiment. La recommandation était superflue, mais elle témoignait au moins de la sincérité des dispositions de l'auteur, et j'ai lu attentivement la brochurette, afin de fournir à mon jugement toute les connaissances dont il avait besoin pour porter une opinion.

M. Guilhermy est un jeune français venu au Canada, pour apprendre l'anglais. Par parenthèse, pourquoi n'envoie-t-on pas tout de suite en Angleterre, les jeunes Français qui veulent apprendre l'idiome d'Albion ? Ce serait beaucoup plus simple. Mais, passons. En pratiquant l'étude de la langue anglaise, un peu avec son professeur, beaucoup, il me semble, auprès des jeunes misses, M. Guilhermy a fait des études de nos mœurs et il les a notées dans la série des croquis canadiens qui composent *Au Hasard*. C'est superficiel, un peu exagéré, sympathique et assez juste, en somme. Quelques canadiens ont cru s'y voir fort maltraités et s'en sont amèrement plaint. Et comme telle n'était point l'intention de l'écrivain, il en a été sincèrement désolé. Je me rends parfaitement compte de ce qui a froissé nos susceptibilités, de même que je comprends l'étonnement de M. Guilhermy d'avoir, contre sa pensée et ses intentions, blessé notre amour-propre.

La leçon, toute peu intentionnelle qu'elle est, devrait cependant nous profiter. Car c'est en copiant textuellement, trop textuellement peut-être, notre façon de parler, que l'auteur nous a prêté un air un peu ridicule, dont il serait aisé de se se défaire en soignant quelque peu notre conversation.

Je relève quelques expressions dans les dialogues des croquis canadiens :

"J'ai embarqué à Trois-Rivières."

"Ça c'est ben correct."

"C'est-y fin un peu."

"Je suis bien assez choqué moi-même" etc, etc. Comment pouvoir nier que ce sont les expressions ordinaires de la plupart des gens instruits ? Toutes les personnes qui causent de la sorte n'écrivent pas ainsi, et voilà pourquoi cela choque de lire, dans l'imprimé, un langage que nous soignerions autrement dans nos correspondances ou dans nos articles.

Mais, il n'en reste pas moins certain que nous parlons d'une façon déplorable, que nous pouvons en dire notre coulpe, puisque nous savons mieux et qu'il n'existe aucune raison pour nous empêcher de faire bien tout de suite. Voilà un des dangers de notre nationalité, danger que nous traitons trop légèrement parce qu'il semble facile à faire disparaître, et qui, malheureusement, prend chez nous la force de l'habitude. On peut juger cependant combien profondément le mal est enraciné, car lorsque nous voulons parler correctement, avec des termes choisis, nous éprouvons une certaine

hésitation dans la recherche des mots ; ce qui démontre d'une manière flagrante que le naturel n'y est pour rien.

D'abord, nous laissons tomber nos négations avec une négligence extrême. "Montez pas, donnez vous pas cette peine," et, je ne sais encore quel esprit de contradiction nous fera dire : "dérangez-vous pas, vas-y pas," quand il serait si simple de mettre le sujet avant le verbe en le faisant précéder de sa négation.

Quand au pronom *on*, qu'une femme d'esprit, à Montréal, a appelé pronom canadien,—nous lui avons voué un culte que l'instruction la meilleure ne peut parvenir à nous faire abandonner. Le sang normand, qui coule encore dans nos veines, instinctivement sans doute, nous pousse à l'adoption de ce pronom peu compromettant, mais comme cet excès de prudence ne suffit pas à nous mettre à l'abri de compromissions plus grandes et que l'on commet trop d'erreurs au nom de *on*, abandonnons-le donc au dernier rang qu'il mérite.

La Société du Parler Français peut exercer une salutaire influence dans l'œuvre de l'épuration et du perfectionnement de notre français.

Espérons qu'elle sera fortement secondée dans cette entreprise nationale ; à ce propos, j'ajouterai que les journaux quotidiens français devraient donner au *Bulletin* de cette société la publicité désirable, en en parlant plus souvent, ou en reproduisant quelques-uns de ses extraits.

Ici, il convient de parler de la singulière tactique de nos grands journaux. Quand quelqu'un a une idée bonne mais qui n'est pas la leur, ils se gardent d'en parler de peur de lui faire une réclame. Ou bien, ils se l'accaparent en se défendant d'indiquer la source de sa provenance. Et voilà comment on travaille à l'avancement des idées et comment on est aussi médiocre prochain que médiocre patriote.

Me voici bien loin du livre de M. Guilhermy ; j'y reviens pour répondre à une dernière objection.

Dans le chapitre intitulé, *Partie de raquettes*, l'auteur remarque en passant, que le chaperon de ces expéditions est souvent "une très jeune femme," toute récemment mariée. "Une seule femme mariée, ajoute-t-il, pour protéger une quinzaine de mignons petits chaperons rouges contre les attaques des vilains loups dans la forêt !... Le principe est sauf, c'est l'important."

S'il y a quelque chose de blessant pour nous, là dedans, c'est que c'est la vérité. Je n'entends pas qu'on vienne se moquer des Canadiens et même, je ne le souffrirai pas du tout. Mais que nous nous ne puissions endurer qu'on écrive les choses que nous commettons en toute désinvolture dans la vie réelle, notre susceptibilité est plus qu'exagérée. Ces "parties" de plaisir, où la chaperon est souvent la moins âgée et la moins soucieuse de son autorité, s'organisent tous les jours. Si cela ennuie que l'on en fasse très naïvement et bien peu malicieusement la remarque, il existe un moyen de la prévenir : c'est de donner des chaperons plus nombreuses et surtout beaucoup plus pénétrées du sentiment de leur responsabilité.

Je ne crois pas, par exemple, que nos jeunes canadiennes aient cette conversation de salon moitié anglaise, moitié française que leur prête M. Guilhermy, à moins qu'elles se soient chargées de compléter les leçons de son professeur d'anglais. Ce qui pourrait arriver, sans miracle ; le cœur des jeunes filles est si plein de dévouement !

Quoi qu'il en soit, il n'y a rien dans ces croquis dont on puisse s'offenser. C'est écrit avec beaucoup de jeunesse, de tendres envolées, et la bonne volonté visible d'être aimable envers ces gentilles *professeurs* que le ciel a mises sur le chemin de l'écrivain.

Nous lui devrons même les gracieuses réflexions suivantes que les mots *blondes* et *cavaliers*, dont nous nous servons constamment pour désigner les jeunes filles et leurs flirts, lui ont inspirées :

"Blondes et cavaliers ! Jolis mots qui semblent désigner quelque chose de tendre, de délicat, de galant, comme Merveilleuses et Incroyables. Ils ont quelque chose de plus doux, de plus intime, que les anciens mots de Dames et Chevaliers. Au lieu d'un chevalier partant en guerre pour défendre sa Dame, on se figure plutôt un cavalier aux genoux de sa blonde et lui murmurant de jolies phrases d'amour."

Vous pensez bien que ce n'est pas fait dans la méchante intention d'en diminuer le nombre. Blondes et Cavaliers ! c'est une adoption à faire. Et de plus, un canadianisme charmant, à ajouter à notre liste.

FRANÇOISE.

Pas chic

Il y a comme une saveur attendrissante à suivre le pauvre neurasthénique qui a interpellé dans le *Rappel* sur le Festival de l'Hôpital Notre-Dame.

Remarquez qu'il ne s'agit point de l'irritation passagère d'un brave citoyen dérangé dans ses habitudes : c'est un réquisitoire incohérent opposé aux faits et gestes d'un monde entrevu de loin. Oui, certes, on ne saurait être rien moins qu'attendri, d'entendre le long soupir de soulagement que pousse ce bonhomme le dernier jour du Festival. Sans doute féru de mondanité il se sera fait un devoir d'assister aux cinq représentations. Malheureusement ainsi frotté à la grande vie il n'en trahit pas moins la sienne, la petite, en se donnant le ridicule d'essayer de dire "les jeunes filles de notre monde" sans paraître trop éloigné de ses origines.

La protestation d'un homme sincère est toujours respectable, mais il n'est pas permis de croire en la sincérité de ce patriote hystérique qui répond à notre brillante chroniqueuse, Gaétane de Montreuil, par un mensonge grossier.

Il faut laisser dire. Après tout ce brave Lambert est plus à plaindre qu'à blâmer. Sous l'invocation du chic d'autrui il a eu des choses une fausse vision. Il a pensé qu'il suffisait d'administrer méticuleusement sa redingote pour être un homme du monde, oubliant que le savoir-vivre ne s'achète ni avec un, ni même avec cinq billets de Festival.

Très chic l'idéal de la charité sur les lèvres, mais plus chic encore dans l'âme, qu'il faudrait d'abord n'avoir pas à sec.

X.

Il n'y a qu'une vraie bonté, celle qui ne pourrait faire autrement.

MME BARRATIN.

La Sociabilité

[Nous nous réjouissons de pouvoir offrir à nos lectrices quelques extraits de la remarquable conférence, donnée par Mme Dandurand à la salle Karn. Nous ne craignons pas d'être contredite en affirmant que cette importante question de sociabilité n'a jamais été traitée, chez nous, avec plus de délicatesse de goût, et de sûreté de jugement ; nous en félicitons donc cordialement notre éminente collègue. Ce travail méritoire se partage en deux parties : la première—anecdotique et historique a trait à la société européenne ; la seconde se rapporte à not e pays et nous offre une page de souvenirs charmants sur une des petites villes les plus sociables du Canada, il y a cinquante ans.—*Notes de la Réd.*]

MON Dieu, messieurs, malgré de fermes résolutions d'impartialité prises en même temps que la plume, dès le début de cette causerie, je vois bien qne je ne pourrai pas m'empêcher, sur ce terrain qui est le leur, de dire quelque bien des femmes. Je me sens presque excusable de le faire en me rappelant qu'ici même, à notre dernière séance, un savant économiste, dans une conférence sur l'Art, ne leur a rendu qu'une demi-justice. Or, à l'encontre de l'arithmétique, la justice n'admet pas la règle des fractions.

C'est donc au nom de cette dernière que je réclame. Le préjugé ou plutôt l'instinct qui répugne à accorder aux femmes leur part d'action dans le domaine intellectuel et moral détonne singulièrement dans notre monde. Ajoutons, qu'exprimée par l'un de nos frères de France, cette prévention nous afflige comme une marque d'ingratitude.

De la pureté et de l'élégance du langage, nul économiste n'empêchera qu'elles n'en aient toujours, dans la 19ième, dans le 20ième comme au 17ième siècle, été les arbitres.

C'est le purisme des femmes qui, autrefois, qualifiait "d'espèces" les gens dont la façon de s'exprimer n'était pas assez recherchée et qui rectifiait sous ce rapport les négligences de leurs commençaux les plus illustres ; telle Mlle de Lespinasse suffoquée par l'exclamation de Buffon : "Ah ! pour ce qui est de clarifier son style, c'est une autre paire de manches !" Telle encore Mme de Beauvan guérissant l'ambassadeur d'Espagne; par une simple plaisanterie, du travers de finir toutes ses phrases par : "Comprenez-vous."

Les réfractaires à leur autorité, ceux qui négligeaient de se conformer aux statuts du code social établi par elles étaient justement ces "espèces" dont la singularité offensante compromit la carrière politique, comme dans le cas de M. d'Argenson.

Aujourd'hui, plus qu'autrefois encore, c'est la mère qui élève les enfants, et les enfants parlent comme la mère sans que le contact étranger et l'influence de l'école, puissent jamais effacer complètement les traces de ses premières leçons.

. . . .

Quand de nos jours s'assemble le conseil des sages, le refrain de leurs entretiens, confidences et doléances ne diffère guère de celui des vieillards de toutes les époques— "Ce n'est pas comme de notre temps !"

—Ma chère amie, commence une douairière, mettez vous bien dans la tête que nous radotons en rappelant la façon raisonnable dont nous étions élevés autrefois. On n'épargne rien pour nous le faire comprendre.

—Je crois bien qu'ils ont réussi à m'en convaincre, reprend une autre, car je ne prêche ni ne proteste même plus. Cependant, tout au fond, je garde bien la certitude que quoiqu'ils en disent, ces gens-là ne s'amusent pas comme nous, dans notre jeunesse.

—Ce n'est pas faute de se remuer. Ça danse et ça se divertit en carême, à présent comme en tout autre temps. Nous autres, nous nous imaginions que nous avions une âme à s uver. On ne se tracasse plus de ces choses-là...

Joignons-nous pour un moment à l'entretien de nos aînés et, si vous voulez, médisons un peu nous-mêmes —quitte à réparer généreusement plus tard...

L'héroïsme est une de ces choses dont la douceur et la commodité des temps présents rend l'usage plus rare qu'il ne l'était autrefois. On se déshabitue de l'héroïsme. La politesse qui en est une forme, effraie de plus en plus, avec ses tyranniques exigences, les sybarites que nous sommes, de par la grâce des progrès de la civilisation. Politesse *versus* Civilisation—si c'est là un contre-sens, ce n'est pas ma faute...

MADAME DANDURAND.



MADAME DANDURAND

A propos d'un critique qualifié de "myope"

Je n'ai pas l'intention de faire de réclame à ma traduction intitulée, *Etudes sur les Etats-Unis, par Matthew Arnold*, mais puisque l'un des collaborateurs du JOURNAL DE FRANÇOISE, homme absolument aimable, du reste, dans un article beaucoup trop élogieux pour l'humble traducteur, a appelé le célèbre écrivain anglais, "un critique myope," je veux indiquer ici, ce qui m'a plu et ce qui me plaît dans l'ouvrage en question. Ma préface et mes notes contradictoires désignent suffisamment les points où, mon auteur et moi, nous ne sommes pas d'accord. J'expliquerai, en même temps, pourquoi j'ai traduit ces pages que Matthew Arnold n'a jamais destinées, quand il les a écrites, à prendre la forme d'un livre

Au moment où venait de paraître dans le *Nineteenth Century* de Londres, il y a déjà longtemps, la dernière des *Etudes* "La civilisation aux Etats-Unis," je lisais ce qui suit, dans une publication périodique de Philadelphie qui, par hasard, m'était tombée sous la main. "Ces quatre articles, mis en volume, constitueraient la meilleure appréciation, *the most discreminating work*, qu'on ait jamais faite sur notre pays."

J'étais en Allemagne, à cette époque, et je dénichai à la bibliotheque publique de Berlin, les quatre numéros de la revue anglaise. Je n'ai pas oublié l'impression que fit sur moi la prose du grand critique et sociologue dont je n'avais rien lu auparavant. Son étude sur le général Grant, si alerte, si piquante, d'une psychologie si sûre et si simple à la fois, fit mes délices. Quel art exquis, me disais-je, de pouvoir extraire de deux lourds volumes rédigés en un style fort décousu (*Mémoires* de Ulysses Grant), un chapitre si intéressant, si fouillé, si complet de l'histoire contemporaine J'admirai tout dans cet article, l'allure bon enfant, ça et là innocemment caustique ; les anecdotes bien choisies, les citations des *Mémoires* habilement espacées et mettant à nu l'âme d'enfant, l'âme de jeunesse, l'âme de l'homme mûr, du généralisme américain :

Le fils d'un tanneur et cultivateur d'un Etat de l'Ouest, sorti, vers la quinzaine, d'une école élémentaire fort primitive, où il n'a guère appris qu'à lire, à écrire et quelques notions d'arithmétique, embrassant la carrière militaire — qu'il quittera plus tard pour des raisons pécuniaires — sans vocation, malgré lui. Puis, sous la poussée des circonstances, une évolution qui fait du cadet presque réfractaire, dans tous les cas, ennuyé, de l'école militaire de West Point, un général énergique, prudent, consciencieux, rempli du sentiment de sa responsabilité, entêté quand il faut l'être et "lorsqu'il a décidé quel clou il faut enfoncer, l'enfonçant jusqu'à la tête," un général qui peut être comparé à Wellington.

Ajoutez à cela le portrait dextrement enlevé du soldat américain, inférieur à d'autres comme *animal de lutte*, mais intellectuel, versatil, raisonneur et qui sait exercer, aux moments critiques, dix métiers en même temps que celui de combattants. Enfin, l'exposé du côté moral des deux guerres auxquelles Grant a pris part—la guerre du Mexique, la guerre de sécession—la première injuste et provoquée par des flibustiers, amenant la seconde qui en a été la punition ; l'influence des institutions d'un peuple sur le caractère des citoyens qui le composent, etc, etc. Non, un critique qui a groupé méthodiquement toutes ces choses en quinze pages d'un numéro de revue, n'est pas "myope."

Les réflexions que m'ont inspirées certains passages du second et du troisième article ont été, je l'avoue, moins agréables, et je comprends la rigueur de l'ardent patriote qu'est le petit-fils de notre grand historien national. Mais la colère qui s'exhale, qui se manifeste, se soulage ; et, c'est mon cas. Je crois avoir répondu victorieusement en mes notes au bas des pages, avec le secours d'alliés puissants, aux deux accusations injustes ou grotesques que M. Arnold formule contre nos frères de France.

A propos de "*Victor Hugo moitié charlatan* que les Français sont ridicules de comparer à Molière, à Shakespeare, à Gœthe," j'ai rappelé que l'on ne goûte intégralement dans la musique des vers, que celle qui est modulée dans la langue que nous avons apprise pendant notre enfance ; que, de l'avis de tous ses admirateurs le sens du rhytme était défectueux chez le fameux critique anglais et qu'il n'a pas su rendre justice aux poètes, ses compatriotes, aux Shelley, Keats, Tennyson ; enfin, j'ai cité de l'admirable Jules Lemaître, une demi-page impartiale et pleine d'envolée qui fait justice de la boutade en question.

Quant à ce qui a trait au "culte de la lubricité" dont il a accusé les Français j'ai fait répondre le charmant écrivain anglais M. P. G. Hamerton, l auteur de *French and English* (traduit en français par M. Labouchère). M. Hamerton qui a vécu longtemps en France, a tenu tellement à être impartial que, sous sa préface, il nous fait part des scrupules qu'il a eus, relativement au titre à donner à son livre : *English and French, French and English ?* Il a apté pour le dernier, comme plus euphonique. Voici ce que je cite de lui :—Je demande pardon de me répéter, mais les lecteurs fort nombreux du JOURNAL DE FRANÇOISE, ne sont pas hélas, les lecteurs très clairsemés de ma traduction d'Arnold.

"Les affirmations étranges de publicistes anonymes et irresponsables, méritent à peine notre attention, mais j'ai toujours profondément regretté, que plusieurs auteurs bien connus et spécialement Matthew Arno'd, aient laissé leur patriotisme se manifester par de semblables accusations. En 1885, M. Arnold a écrit sur l Amérique, un article dans le *Nineteenth Century* et a pris la peine de sortir de son sujet, pour dire que les Français sont actuellement voués au culte de la grande déesse "*La Lubricité.*" C'est là un de ces racontars sur la France qui obtiennent facilement créance en Angleterre, parce qu'ils flattent le désir patriotique des Anglais de se sentir meilleurs que leurs voisins d'Outre-Manche...

"Ai-je jamais connu un Français dont on pût dire qu'il était véritablement voué au culte de la lubricité ?—Oui. J'en ai connu un absolument adonné à ce vice.... J'ai connu un cas semblable en Angleterre, également. Appliquée à ces deux hommes, l'expression de M. Arnold serait absolument juste. Mais cet état d'âme qui constitue une sorte d'insanité, de monomanie, est rare."

Sont-ils tous strictement vertueux, en France ?" continue M. Hamerton. "Non—Sont-ils tous strictement vertueux, en Angleterre ? Non." Et dans le parallèle qu'il établit plus loin, il démontre qu'il n'y a que de légères différences dans les mœurs des deux pays Seulement, dit-il, en résumé, l'Anglais a cet orgueil de vouloir être un peuple moral, et "ni les comptes-rendus des Cours de divorce, ni les témoignages des médecins (en ce qui se rapporte, surtout, à l'armée), ni ce qu'il peut voir de ses yeux même, dans nos rues, ne le convaincra qu'il n'est pas moral." Le Français, lui, n'a pas cette prétention et s'en moque.

Ailleurs, dans la quatrième et dernière *étude*, Matthew Arnold se montre juste pour notre race, sur un point, au moins : il félicite les Américains d'imiter de plus en plus "*les Français qui sont la grande autorité dans la vie sociale et dans les bonnes manières.* Soyons indulgents ! Quel grand écrivain n'a pas eu son fanatisme particulier et ses préjugés ?

***

Il n'est pas si tendre que cela pour les Américains et il les flagelle en un style doucereux et jovial, il est vrai, mais avec de dures vérités. Il fait l'éloge de leurs institutions, rend justice à l'égalité presque parfaite qui règne chez eux et aux bons effets qu'elle produit. Lisez les pages charmantes qu'il a écrites à ce sujet, relativement aux manières des dames américaines, comparées à celles des dames de la bourgeoisie anglaise et sur le mot *esquire* dont il se moque.

A l'époque où il a écrit ces articles (1884-1888), les symptômes fatidiques qui se manifestent depuis quatre ou cinq ans dans la République, n'existaient pas ; les concussions éhontées, les scandales comme ceux du Tammany Hall, n'étaient connus que d'une minorité ; les grèves, les conflits entre le capital et le travail n'étaient que des accidents et pas, comme aujourd'hui, un état presque normal ; M. Arnold

a donc pu affirmer que le problème social aux Etats-Unis, avait été partiellement résolu. Quant au mouvement actuel d'éclectisme et de perfectionnement de l'éducation ; aux aspirations vers une vie plus haute, une conception plus affinée du bonheur ; aux tendances à s'assimiler ce qu'il y a de mieux à l'étranger, ce mouvement, ces aspirations, ces tendances ne sont bien marqués que depuis cinq ou six ans. Matthew Arnold n'a fait que recommander à l'élite de la population américaine, de tâcher d'acheminer les masses vers un idéal plus élevé encore. Son vœu va peut-être se réaliser. En 1888, la mode était à la vantardise, dans toutes les classes *"The best in the world."*

EDMOND DE NEVERS

(*à suivre*)

Correspondance

Ma chère Directrice,

PUISQUE Albani est encore d'actualité, je vais vous en parler. Nous avons donc eu le bonheur de la posséder quelques jours dans notre jolie petite ville de Sherbrooke, et pour avoir contribué un peu au succès de son concert, grâce au concours de la Société de Sainte-Cécile dont je suis la présidente, j'ai eu l'honneur de recevoir madame Albani qui m'a très gracieusement offert sa photographie. Je ne sais laquelle j'aime le mieux—de la femme ou de l'artiste, elle est également grande dans les deux rôles et je considère que les Canadiennes lui doivent une dette de reconnaissance pour avoir gardé à notre pays l'honneur d'un nom intact uni à celui d'une artiste incomparable. Voulez-vous me permettre de vous raconter à quel souvenir de ma vie, la grande artiste est liée ?

La première fois que madame Albani vint à Montréal pour y donner son premier concert, dont je conserve encore précieusement le programme, il y a de cela vingt-un ans, nous demeurions à Magog, à 120 milles de votre ville sur les bords du beau lac surnommé "The Beautiful Waters", près de la montagne d'Oxford, place belle et poétique en été, mais déserte et abandonnée l'hiver. Le bruit du passage d'Albani nous était parvenus, et mon mari avait fait acheter deux des meilleures places pour aller l'entendre. Malheureusement une tempête de neige tellement forte étant survenue, toutes les communications furent bloquées, et je me trouvai dans l'impossibilité de communiquer même avec mon mari à Waterloo, qui s'y trouvait retenu avec les malles de Sa Majesté. Pendant huit jours nous avons vainement espéré que la tempête vint à se calmer. Finalement, deux jours avant le concert, deux hommes purent arriver à Magog, en raquettes, avec la malle. Sachant qu'il leur fallait repartir le lendemain, j'eus l'espoir qu'il consentirait à me laisser partir avec eux. Comme bien vous le pensez, ces hommes firent tout ce qu'ils purent pour me dissuader de les accompagner dans de si pénibles conditions, car il nous fallait faire presque cinq milles à la raquette, mais j'étais ce que je suis aujourd'hui, fraîchement canadienne, et ni la neige, ni les raquettes ne m'effrayaient. Donc, le lendemain, veille du concert, je partis avec ces deux bons voyageurs qui transportaient la malle de Magog à d'autres villages. Les chevaux nous attendaient à cinq milles Nous avions fait à peu près deux milles lorsque nous fîmes la rencontre d'une mère ourse avec ses deux petits qui passèrent assez près de nous pour que nous entendissions la respiration de l'ourse, frayant un chemin dans la neige pour elle et ses petits. On nous a dit que c'est ce qui nous a sauvés. Nous étions tous trois comme figés sur nos raquettes. Je vous assure que voir Maître Martin danser un "cake-walk" ou une valse au coin des rues, et le rencontrer loin de toute habitation, sans aucune arme pour nous défendre, donnent des sensations différentes. Je me suis cru perdue pour quelques minutes, lesquelles m'ont paru des mois, et je me disais : "Au moins, s'il faut mourir, mieux eut valu que ce fut en revenant du concert, au lieu de en s'y en allant, j'aurais du moins entendu Madame Albani." Heureusement, l'animal féroce ne parut pas s'apercevoir de notre présence. Aussitôt, l'ourse disparue, nous reprîmes notre marche à travers cette mer de neige et, rendus à l'endroit où était la voiture,—qui consistait tout simplement de deux patins mis à une boîte,—je m'entassai avec les malles, heureuse et contente.

A onze heures du soir, j'ai pu enfin rejoindre mon mari et de là me rendre à Montréal. Le soir du concert, en regardant la foule qui encombrait le Queen's Hall, en entendant la voix charmeuse de notre diva, j'oubliai non-seulement les fatigues et les dangers de mon voyage, mais je me sentais capable de les affronter de nouveau pour le plaisir de l'entendre encore.

Tous ces petits détails sont-ils assez curieux pour vous intéresser ? Je le souhaite.

Veuillez me croire bien sincèrement,

MADAME CHS BEAUDOIN.

Sherbrooke, 22 février 1903.

LES LANCIERS

A propos du cake-walk qui fait fureur dans tout Paris, en ce moment, sait-on d'où est venue la vogue effrenée qu'eut sous l'Empire, une autre danse, bien certainement plus gracieuse que celle-ci, le fameux quadrille des Lanciers ?

Le maître de danse, Cellarius était à cette époque un professeur à la mode et ses salons étaient chaque jour envahis par de brillantes mondaines et d'élégants cavaliers, parmi lesquels plusieurs officiers de la Garde.

Un jour que quatre d'entr'eux se trouvaient chez Cellarius, celui-ci leur dit :—"Messieurs, l'idée m'est venue de vous apprendre une danse encore inconnue et des plus gracieuses. Puis il leur expliqua les figures d'un nouveau quadrille.

Enthousiasmés, les jeunes officiers s'écrièrent :

—"Il faudra la danser au prochain bal de la Cour..."

Il fut convenu que la chose serait tenue secrète, pour en faire la surprise aux Tuileries.

Les cavaliers était le baron de Randal, M. de Vaudray tous deux officiers d'artillerie, et le comte de Faramond de Mafajole et le baron de Serlay, officiers aux Guides.

Ils s'adjoignirent la baronne de Pierres, Mme Niel, Mlle de Galand et Mlle Clausel.

On répéta chez Cellarius, dans le plus grand secret, et lorsque, quelques jours après, il y eut bal aux Tuileries quatre officiers en uniforme de lancier, brun pour les uns, vert pour les autres accompagnés de quatre dames en toilettes de gala aux nuances assorties exécutèrent devant l'Empereur et l'Impératrice, avec une correction parfaite, les figures du nouveau quadrille.

Le succès fut immense. L'Impératrice demanda qu'on recommençât cette danse qui la charmait et l'applaudit avec enthousiasme.

Il n'en fallait pas davantage... Le quadrille des Lanciers était... lancé.

Une Reine des Fromages et de la Crème

(*Suite*)

I

AU regard interrogateur de la jeune fille, le notaire, d'abord intimidé par la grande allure de l'orpheline, mais vite remis à l'aise par l'examen rapide de sa toilette si peu luxueuse, expliqua l'objet de sa présence et de celle de ses deux compagnons, qui sur un signe de lui se rassirent. Puis, sans transition, il lui tendit la bague armoriée.

—Dites-moi d'abord : ce bijou appartenait-il à votre père ?

—Assurément,—répondit-elle étonnée, d'une belle voix pleine et grave.

—Alors son nom était.... du moins, son titre.... enfin il était comte Eldringen ?

—Comte Emile Eldringen, oui,—prononça-t-elle d'un air indifférent.

—Donc, votre nom, à vous, est.... ?

—Ulrique Eldringen.

—J'entends bien, mais j'ai voulu dire—et, interrogatif, il appuya sur le mot—comtesse Ulrique Eldringen ?.... Vous êtes bien.... ?

—Comtesse, oui,.... j'ai ce malheur.

Son regard tombant en ce moment sur le lit funèbre, elle détourna la tête en frissonnant et ferma les yeux ; mais presque aussitôt, faisant un violent effort de volonté elle les rouvrit, les força à s'arrêter sur le lit, puis, lentement, les tourna de nouveau vers son interlocuteur. "Pourquoi,—demanda celui-ci,—avez-vous caché le titre de votre père à l'enquête ?

—On m'a demandé son nom, pas son titre. J'ai répondu à la question qui m'était posée et je pensais que cela était suffisant. Si j'avais été fière du titre de mon père, je l'eusse donné.

Le notaire haussa légèrement les épaules ; puis il procéda aux autres questions d'usage, auxquelles la jeune fille répondit d'un ton de plus en plus prononcé d'impatience.

—Avait-elle des frères ?

—Non.

—Des sœurs ?

—Non.

—La veuve vivait-elle ?

—Non ; elle était morte depuis bien des années.

—Vous êtes donc la seule personne ayant droit à la succession du défunt ? conclut le notaire.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

Le petit notaire en était arrivé au point où il tendait et qui intéressait tout particulièrement l'hôtelier. Il toussa plusieurs fois pour s'éclaircir la voix, lança un coup d'œil d'intelligence au maître du *Soleil d'or*, qui, l'intérêt lui mettant l'esprit en éveil, comprit sans effort, et se pencha pour mieux entendre. Puis il commença :

—Je dois appeler votre attention sur ce fait que les objets ici présents, composant le bagage du défunt, sont dans leur ensemble de si mince valeur que leur vente suffirait à peine à payer les frais d'enterrement, de maladie, et autres.... Mais il est évident que votre père possédait d'autres choses dont je vous invite à faire déclaration.

—Mon père ne possédait que le contenu de cette malle et de cette valise et les habits qu'il portait.

—Comment, aucune fortune, sous une forme quelconque ?

—Aucune fortune sous aucune forme.

—Il est impossible, pourtant, que vous n'ayez pas quelque argent comptant ?

Elle tira de sa poche un misérable porte-monnaie de cuir et en vida le contenu sur la table : en tout un peu plus de quarante florins en billet et en argent, plus quelques menues pièces de cuivre.

—Voilà,—dit-elle d'une voix nette et mordante,—tout l'argent que je possède au monde. Il suffira, je présume, à couvrir les frais des funérailles.

Cette phrase avait été dite d'un ton si âpre, si agressif même que devant ce singulier aveu de pauvreté, les trois hommes, instinctivement, reculèrent leurs chaises. Une sorte de gazouillement d'émotion glissa entre les lèvres serrées de M. Prell ; l'aubergiste passa nerveusement sa main dans ses cheveux au grand détriment de la symétrie de sa coiffure ; quand au vieux prêtre, il branla la tête d'un air de compassion et une larme de pitié se fit jour sous sa paupière ridée.

—Mon enfant,—dit-il doucement et venant poser une main hésitante sur le bras de la jeune fille,—que la pensée des frais d'enterrement ne vous tourmente pas : je puis arranger les choses de façon que la dépense incombe à la paroisse ; nous avons le droit de...."

Il s'arrêta court, sous la menace du regard qui se fixa soudain sur le sien.

—Ai-je donc tant l'air d'une mendiante que vous m'offrez l'aumône ?—interrompit Ulrique avec véhémence.—Croyez-vous que je pourrais jamais manger ni dormir si je savais que mon père repose dans la tombe de la charité ? Tout, entendez-vous bien, tout, jusqu'à la dernière obole, sera payé ! Et n'essayez pas de me tromper par un esprit de compassion qui m'offense ! Je saurais bien découvrir le prix réel des choses et payer tout, je le répète, jusqu'au dernier cierge, jusqu'au dernier bouquet de violettes ! Et ne vous inquiétez pas du reste ! Cet argent que vous voyez sur la table est-il suffisant pour acquitter les frais funéraires ? C'est là tout ce que je veux savoir.

—Largement,... largement,.... c'est plus que suffisant, balbutia le vieux prêtre en se laissant retomber sur son siège.—Mais, mon enfant, comment allez-vous vivre ?

—En travaillant,—répondit-elle d'un ton bref ; puis, se tournant vers l'aubergiste :—Vous non plus, vous n'avez rien à craindre ; vous serez payé de tout ce que je puis vous devoir. Si cet argent ne suffit pas, il y a la montre de mon père ; elle est vieille, mais l'or en est bon, je pense ; il y a, en outre ces flacons à bouchons d'argent qui rapporteront bien quelque chose, et, comme

suprême ressource, il y a la bague. Je présume que tous ces objets, sont à moi maintenant, puisque mon père n'a pas laissé d'autres héritiers,.... ou, du moins, qu'ils m'appartiendront lorsque mon affirmation sera contrôlée ?

Ces dernières paroles s'adressaient au notaire ; celui-ci toussa de nouveau, et, d'un ton aussi aigu que doctoral :

—En ce qui concerne la question d'héritage, —dit-il, il est de mon devoir de vous éclairer sur la position particulière.... et un peu singulière qui est la vôtre. La loi autrichienne reconnaît deux façons très distinctes d'entrer en possession d'un héritage : "avec réserve ou sans réserve". Quiconque se déclare héritier *sans réserve* de la fortune d'une personne décédée devient par là même responsable de toutes les dettes laissées par cette personne, et de toutes....

—Qui dit que mon père a laissé des dettes ?

Elle n'eut qu'à suivre la direction des regards des trois hommes pour apercevoir, au milieu du fouillis d'objets encombrant la table, le paquet de lettres rompu, épars. Une vive rougeur lui monta au visage. Le notaire, très gêné, sembla vouloir réduire de moitié sa taille, déjà si petite, pendant qu'il balbutiait :

—Il était impossible de parcourir ces letttres... même rapidement.... sans conclure....

—Et qui vous a donné le droit de les lire, ces lettres ?

—C'était mon devoir, je vous le jure ! Un de ces papiers pouvait être un testament ; pour être certain que quelqu'un a ou non laissé des volontés dernières, il faut bien....

—Je comprends ; cela suffit.

Elle se mordit les lèvres et ajouta :

—Vous pouvez continuer votre explication.

Le notaire, plus brièvement qu'on n'eût pu l'attendre, lui expliqua que, si elle choisissait de devenir héritière de son père "avec réserve", les dettes antérieures resteraient impayées et nul créancier n'aurait le droit de l'obséder ; elle pourrait donc recommencer une nouvelle existence, fort dénuéé au début, il est vrai, mais aussi sans entraves. Dans le cas contraire, elle engagerait, non seulement le peu qu'elle possédait en ce moment, mais tout ce que, dans l'avenir, pourrait lui envoyer une fortune moins cruelle, jusqu'à concurrence du montant de tous les titres subsistant encore contre son père.

Ulrique avait écouté attentivement sans lever les yeux.

—Eh bien ? — dit-elle lorsque le notaire eut terminé, en l'enveloppant du rayonnement de ses grands yeux gris.

—Je présume,—fit celui-ci en souriant aimablement, que votre choix est fait. Croyez que ce n'est que par pure formalité que j'ai cru devoir vous indiquer les deux faces de la situation.

—Et bien ! — dit-elle avec force, — mon choix est fait.

—Cela, en effet, ne demandait pas longue réflexion ; jamais cas ne fut plus simple : quand le passif s'élève à à plusieurs milliers de florins et que l'actif n'arrive pas à beaucoup près à cent, il y aurait vraiment folie....

—Folie, dites-vous ?.... Moi, j'appelle cela honnêteté.

—Hein ?..., — fit M. Prell, — vous ne voudriez pas dire que...

—Que le nom de mon père doit rester pur de tout reproche, que l'acceptation avec réserve est un subterfuge indigne, que je me crois assez forte enfin pour assumer les responsabilités qu'il me lègue. Voilà ce que je veux dire !

—Mais quelle espérance.... quelle chance, même éloignée, avez-vous de pouvoir faire face ?.... Savez-vous ce que vous entreprenez ? — s'écria M. Prell d'un ton de sincère émoi.

Comme Ulrique se taisait, il reprit aussitôt :

—Je crains de ne pas m'être suffisamment expliqué. J'ai dit....

—Et j'ai compris, monsieur : votre petit discours était très clair et j'accepte l'entrée en possession sans réserve.

—Un instant ! Vous ne pouvez le faire que si vous êtes majeure, et il ne me paraît pas que vous ayez vingt-quatre ans.

—Je n'en ai que dix-neuf, mais je n'en suis pas moins majeure aux yeux de la loi, de par la volonté de mon père qui m'émancipa il y a un an lors de sa première attaque. Vous en trouverez la preuve parmi ces papiers.

—Quoi qu'il en soit, je vous supplie de ne pas vous engager ainsi avant d'avoir pris conseil de vos parents.

—Je n'ai pas de parents à qui je puisse demander conseil.

—De vos amis, alors. Tout le monde, plus ou moins, a des amis.

—Je n'ai pas un ami.

—Mon Dieu !.... mon Dieu !.... Mais promettez-moi de réfléchir.... Je ne vous demande que cela.

—Oui, réfléchissez, mon enfant, réfléchissez ! s'écria le vieux curé.

Dans toute cette discussion légale, il n'avait compris qu'une chose, sur la foi de M. Prell, c'est que la jeune comtesse allait commettre quelque acte qui devait être insensé, puisque tel le qualifiait l'autorité incontestée du notaire, et qu'il fallait aider à l'en empêcher. Dans sa simplicité de paysan, il trouva un argument bien fâcheux qui lui valut un nouvel éclair des yeux de la jeune fille....

—Votre père,—dit-il,—est dans la tombe, et ce que l'on dira ne peut lui nuire, tandis que vous avez toute votre vie devant vous.

Le vénérable, mais peu subtil logicien, réduit au silence, se contenta de ponctuer de quelques "réfléchissez" les exhortations moins inhabiles de l'homme de loi. Mais celui-ci en fut pour ses frais d'éloquence Ulrique Eldringen persista dans sa résolution.

MME DE LONGGARDE.

(*A suivre.*)

Clotilde de Surville

(Étude historique)

PAR un beau soir de printemps, en l'an 1405, les cloches d'un joli bourg du Bas-Vivarais sonnaient à toute volée annonçant aux paysans joyeux la naissance de Marguerite Eléonore Clotilde, issue du mariage de très haut et très puissant seigneur, Godefroy de Vallon et de dame Marguerite de Soligny.

Comblée des faveurs de la fortune, douée d'un physique charmant, Clotilde reçut une éducation soignée et brilla au premier rang parmi les femmes de cette époque. A dix-huit ans, elle épousa Bérenger de Surville, jeune et vaillant seigneur, qui guerroyait alors pour Charles VII.

Entourée d'une auréole poétique, Clotilde doit la conservation de sa renommée aux souvenirs romanesques et sympathiques qu'évoque toujours son nom. Rien ne saurait mieux la faire connaître que ces lignes d'un de ses admirateurs.

"La lune brille au ciel entourée des soleils de la nuit ; ses rayons se glissent mystérieux et argentés, à travers le feuillage des arbres et le buisson en fleurs. Ils peuplent la campagne d'ombres fantastiques, ils tremblotent, ils dansent sur l'herbe.

"Un doux rayon de l'astre de la nuit a pénétré entre les intervalles de la somptueuse draperie qui décore les vitraux en ogives d'un antique château, situé sur la rive où l'Ardiche roule ses belles ondes. Il luit pâle et silencieux dans la chambre de Clotilde.

"Clotilde de Surville a renvoyé ses damoiselles, et, débarrassée de ses somptueux atours, elle rêve à son époux Bérenger. Il a volé au camp de Charles VII pour lui aider à conquérir son trône. Oh ! si le fer des Anglais allait l'atteindre... et sa tête décolorée s'incline. Elle écoute, retient son haleine... puis elle marche doucement, doucement, d'un pas léger de fée... elle s'approche du berceau où repose son fils, le fils de Bérenger, écarte les voiles qui le dérobent à sa tendresse inquiète, et le contemple dans une muette et solitaire extase. Il dort... son sommeil est doux comme le sommeil des anges. "Vents, taisez-vous"!... la jeune mère joint les mains, adresse au ciel une muette prière, dépose un frais baiser sur le front insoucieux de l'enfant, le regarde, l'admire encore... puis, elle clôt les voiles, s'éloigne, et revient s'asseoir dans son fauteuil gothique, surchargé de lourdes sculptures dorées.

"Clotilde écrit... son fils s'agite. Elle s'élance vers l'innocente créature, l'emporte dans ses bras, lui sourit, le caresse, l'appelle des noms les plus gracieux et l'endort au son de tendres et naïfs verselets.

"Les blanches paupières de l'enfant sont fermées, elle reprend sa plume, et, cédant aux inspirations de son cœur, elle dit, elle écrit :

O chier enfantelet ! vray pourtraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé ;
Dors, petiot, clos, amy, sur le seyn de ta mère,
Tien doulx œillet par le somme oppressé.

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste un sommeil qui n'est plus fait pour moy.
Je veille pour te voir, te nourrir, te défendre ...
Amy, qu'il m'est doulx ne veiller que pour toy !

Cher petiot, bel amy, tendre fils que j'adore !
Cher enfançon, mon souley, mon amour !
Te voy toujours, et veux te voir encore
Pour ce trop briefs me semblent nuict et jour.

L'immobilité de son fils l'effraye, elle lui demande un regard, un sourire :

Mon fils ! pour ung moment... ah ! revoy la lumière
Au prilx du tien, rends-moi tout mon repos ! ...

Elle l'examine, et se rassure :

Doulce erreur ! il dormait... C'est assez, je respire:
Songes légiers, flattez son doulx sommeil :

Une idée touchante la domine :

Te parle et ne m'entends... eh ! que dis-je, insensée ;
Plus n'oyrait-il quand fust moult esveillé....
Povre cher enfançon ! des filz de ta pensée
L'eschevelet n'est encore débrouillé.
Tretouz avons esté comme es toy, dans ceste heure ?
Triste rayzon que trop tost n'adviendra !
En la paix dont jouys, c'est possible, ah ! demeure ;
A tes beaux jours mesme il n'en souviendra.

Le beffroi du château a sonné onze heures Clotilde cessa d'écrire..."

La guerre se continuait languissante Charles VII, captivé par le charme de la belle Agnès Sorel, bercé par la douce mélodie de l'adulation, laissait les Anglais envahir la France. Bérenger de Surville combattait dans Orléans que Lahire et Dunois défendaient avec l'énergie du désespoir.

Pendant l'absence de son époux, Clotilde charmait sa solitude en écrivant ses délicieux *rondels et épitres*, dont l'exquise sensibilité, la grâce naïve, joint au parfum vieillot qu'ils exhalent, font qu'on ne les lit pas sans se sentir ému.

Bérenger ne revient pas... Clotilde s'inquiète, se désole, pendant que son fils, son doulx amy, s'ébat en liberté sur les verts gazons du parc, elle soupire une tendre et fière héroïde à l'époux absent. Un patriotisme ardent, un amour profond, les chères souvenances d'un passé enchanteur, tout ce qu'une femme peut écrire de beau et de bien, embellit cette pièce remarquable.

Bérenger est mort !

Clotilde exhale sa douleur en de touchantes élégies, sa lyre vibre avec une force nouvelle, sous l'âpre souffle du désespoir.

Restée veuve à vingt-cinq ans, possédant un grand nom, une fortune considérable, et de plus, fort jolie, Clotilde refusa les unions les plus brillantes ; il n'en tint qu'à elle de devenir princesse. Mais elle demeura fidèle au souvenir du mort.

La poésie et l'amitié séchèrent ses larmes, Clotilde adresse une épitre à sa *doulce mie* Rocca, un rondel à Loyson d'Offiat, à la Eullia de Royan. Puis elle veut enseigner à ses suivantes, l'art de bien dire ; son académie n'a d'autre toit que la voûte bleue du ciel, les sièges sont des bancs de verdure ; plusieurs filles de grands seigneurs sollicitent quand même l'honneur d'y être admises. Ce devait être gracieux spectacle que de voir ces nobles *damoiselles*, fleurs de beauté et de jeunesse s'exercer, sous la direction de la châtelaine de Surville, à parler cette chère langue de France encore au berceau, mais pleine de promesses qu'elle a si bien tenues sous la plume de Racine, Corneille, Molière, Hugo et Musset.

On a prétendu qu'une association de dix trouvères, ayant à leur tête Jacques Graie de Pistoye, avait pour *dame-maîtresse* la châtelaine de Surville. Ce qui signifie que ce poète soumettait à l'approbation de Clotilde, avant de les faire entendre dans les châteaux, les *fabliaux*, les *phlants* ou *complaintes* et les *ballades* qu'il composait. Cette assertion est pour le moins bien osée, Jacques Graie de Pistoye n'existait plus du temps de Clotilde, et il est peu probable que la belle châtelaine, dont les écrits attestent le goût raffiné et délicat, se fut astreinte à lire et à juger les récits,

pour la plupart sans valeur et grivois, de ces poètes ambulants.

Maistre Alain Chartier, qui régnait sans conteste parmi les écrivains de l'époque, ose dire dans sa *Flour de belle rhétorique*, que Clotilde n'aura jamais l'air de la cour. Elle lui adresse des *rondelets déclinatifs*, chefs-d'œuvre du genre.

Dans ces épigrammes délicieuses, supposant qu'il médite la conquête de l'Hélicon, elle lui dit avec une douce ironie :

"Ainsy comme offrirez vos œuvres pour requeste
"Au blond Phœbus, devinez voir un peu
"Ce qu'y trouva, quand on eust faict l'enqueste :
"De l'air.

La renommée de Clotilde s'étendit jusqu'à la cour. Marguerite d'Ecosse, épouse de Dauphin, admirait fort ses poésies. Cette pauvre petite reine qui disait, à vingt ans, sur son lit de mort : "Fie de la vie, qu'on ne m'en parle plus !" enviait l'existence heureuse et calme de la châtelaine de Surville. Ne pouvant posséder Clotilde à la cour, elle lui envoya une couronne de laurier artificielle embellie de douze marguerites à boutons d'or et à feuilles d'argent, avec la devise : Marguerite d'Ecosse à Marguerite d'Hélicon. Ce jour-là, des larmes coulèrent des yeux de Clotilde : Pourquoi Bérenger n'est-il pas là ?

La destinée ne fut pas indulgente pour Clotilde ; l'aimante et sensible épouse de Bérenger goûta à toutes les amertumes.

Son fils, son souley, son idole, périt dans un tournoi ; Rocca, sa *doulce mie*, après avoir longtemps voyagé dans le Midi, alla finir ses jours à Venise. Eullia périt à la prise de Constantinople ; Sophie de Lyonne et Juliette de Vivarez, ses élèves bien-aimées, ensevelirent leur jeunesse dans la solitude d'un cloître, où elles trouvèrent la paix du cœur un moment troublée par les plaisirs mondains.

Héloise de Vergy, épouse de son fils, fut, dans la fleur d'une éclatante beauté, emportée par un mal subit et inconnu.

Camille, petite-fille de Clotilde, renonça à sa part de joie ici-bas pour se dévouer à l'aïeule solitaire.

Est-il peine plus grande que celle de survivre aux siens, de se survivre à soi-même, de voir s'éteindre son génie ?... Pauvre Clotilde ! Elle avait près d'un siècle, quand l'ange de la mort vint déposer son froid baiser sur ses beaux cheveux blancs.

Au moment où disparaissait cette étoile, une autre s'allumait radieuse, au Midi. C'était Clémence Isaure, la muse toulousaine.

La frêle dépouille de Clotilde fut déposée dans la tombe où depuis longtemps son fils, *son doulx amy*, l'attendait.

Un descendant de cette femme célèbre, Monsieur de Surville, fouillait en 1782, dans les archives de sa famille pour trouver certains papiers dont il avait besoin, quand il découvrit d'antiques manuscrits, les poésies de son aïeule. Il en transcrivit plus de cent morceaux.

La révolution arriva, Monsieur de Surville, partant pour l'exil, emporta les poésies transcrites, mais laissa les originaux. Sa mère plus que septuagénaire, restée seule au château, ne crut pas racheter trop cher la vie et la liberté en livrant les papiers de sa famille qu'un comité révolutionnaire réclamait impérieusement. Tout, y compris les poésies de Clotilde, devint la proie des flammes.

Revenu en France, Monsieur de Surville reconnu et arrêté au Puy en Velay, fut fusillé. Quelques heures avant sa mort, il écrivit à sa femme qu'un ami lui remettrait les manuscrits relatifs aux œuvres de Clotilde qu'il voulait donner au public.

Monsieur Vanderbourg, l'heureux possesseur des œuvres de Madame de Surville, les a publiées en 1803. Clotilde est bien le poète qui a chanté avec plus de vérité et de grâce les saintes et douces joies du foyer domestique. L'exquise sensibilité, le charme, la naïveté des poésies qui nous sont ainsi parvenues, font vivement regretter la perte de ses autres œuvres.

Je suis bien ici forcée d'avouer que quelques critiques distingués ont révoqué en doute l'authenticité d'une partie de ce recueil.

Ah ! mais de quoi ne doute-t-on plus ?

RACHEL LETENDRE.

Yamaska.

Les qualités ont des mesures, les vertus n'en ont pas.

MME BARRATIN.

EN GLANANT

Idées surannées

On pouvait lire dans le *Times* :

Une jeune fille ne doit pas être capable de lire des livres que ne comprend pas son père. Elle ne doit pas s'exprimer dans un idiome que ne comprend pas sa mère."

Il est vrai que ce numéro du *Times* est daté d'il y a cent ans.

Les jeunes misses ont fait des progrès depuis ce temps-là, fort heureusement pour elles.

D'où viennent les modes

Si l'on veut savoir comment se font les modes, qu'on se souvienne que le prince de Galles, depuis roi d'Angleterre, ayant été visiter ses chevaux, un jour de course par un temps de pluie, avait relevé le bas de son pantalon pour éviter la boue. Depuis le jour où il fut ainsi remarqué, tous les Anglais élégants et même les snobs français adoptèrent cette coutume peu gracieuse.

Mais veut-on savoir pourquoi les gens qui se piquent de savoir vivre donnent leurs poignées de main à 10 pieds au-dessus du sol ?

C'est parce que la princesse de Galles souffrant un jour d'un abcès sous le bras donna sa main à baiser ou à serrer en tenant le coude à la hauteur de l'épaule.

La mode était consacrée. . et elle restera plus longtemps que le mal de la princesse... heureusement pour elle.

Félicitations à la *Revue Littéraire* de l'Université d'Ottawa, qui entre dans sa quatrième année. Cette revue est très utile aux instituteurs, aux élèves et toutes les personnes qui s'appliquent à soigner leur formation littéraire.

Noces d'argent.

—Je t'invite à mes noces d'argent la semaine prochaine, dit Gobergeard, tout joyeux, à son ami Lépaté.

—Comment, malheureux, tes noces d'argent, mais tu n'as pas seulement trente ans !

—C'est vrai, mais comme j'épouse une riche héritière....

✻ PAGE DES ENFANTS ✻

Causerie

Nous célébrerons le 17 de ce mois la fête chère entre toutes aux fils de la poétique Erin : celle de St Patrice. A l'honneur du héros-missionnaire que l'Irlande honore à si juste titre, et qui est si peu connu au Canada, il convient de donner à mes neveux et nièces quelques détails d'une vie si bien remplie :

Vers l'an 400, les habitants de l'Ecosse faisaient irruption en Angleterre et amenaient chez eux, avec un bon nombre de captifs, un adolescent. Après quelques années d'un dur esclavage, le missionnaire de l'avenir avec l'aide de ses compagnons d'exil, parvint à s'enfuir vers l'un des ports de mer de l'Irlande d'où il s'embarqua à destination de l'Angleterre.

Les pratiques superstitieuses et barbares dont il avait été souvent le témoin, déterminèrent Patrice à prendre une résolution sublime, celle d'évangéliser les peuplades irlandaises à qui il ne fallait que la lumière d'une civilisation éclairée, pour en faire en tous points une nation supérieure. Dans ce but, Patrice entra dans quelque monastère où Dieu fit confirmer, par mille faveurs extraordinaires, la résolution qu'avait prise son zélé serviteur, qui, bien qu'il n'eut pas encore trente ans, devait commencer en Irlande, une propagande active en faveur du Christianisme. La foi victorieuse entra sans effort chez un peuple dont l'esprit était naturellement enclin aux choses esthétiques et élevées. Aussi fallut-il moins d'un demi-siècle pour que l'Irlande, de païenne qu'elle était, devint chrétienne et catholique.

La vénération des convertis pour St Patrice lui adjugea une fête patronale qu'on célèbre avec pompe encore aujourd'hui. Je vous donnerai un aperçu de la foi irlandaise et de l'influence du premier apôtre sur "l'Ile des Saints" par le fait suivant :

Un jour que le prêtre missionnaire, devenu évêque, avait administré le baptême à la foule pressée autour de lui, un bon vieillard devançant ses compagnons, s'approcha de Patrice revêtu de ses habits sacerdotaux portant le bâton pastoral de haut dignitaire ecclésiastique. Le vieillard fut baptisé l'un des premiers. La cérémonie terminée, l'illustre évêque allait se retirer, lorsque reprenant la crosse dorée il rencontra quelque obstacle. Hélas ! elle était fixée à tout hasard dans le pied du néophyte octogénaire qui, croyant cette souffrance nécessaire à sa régénération, n'avait osé élever la voix pour s'en plaindre.

Au début de sa carrière apostolique, le digne apôtre de l'Irlande avait quelque peine à faire comprendre à ses futurs disciples la possibilité du mystère de la Ste Trinité. Leur esprit se montrait absolument réfractaire sur ce point important. C'est alors que Patrice saisissant un trèfle à ses pieds, leur dit : Voyez ceci, n'y a-t-il pas trois pétales sur une même tige ? Et chez tous la lumière se fit, ardente et pour toujours

Cet incident a donné lieu à l'adoption du trèfle comme emblême national.

Le patron de l'Emeraude des mers avait encore, comme nous allons le voir, le don de faire des miracles.

A cette époque, l'Irlande était infestée de reptiles venimeux, et plus d'un avait eu à souffrir et souvent à mourir de l'infiltration de leur poison. Un jour, St Patrice indigné commanda à tous les animaux rampants de quitter l'Irlande pour n'y plus revenir, mais un serpent fameux vint à ses pieds demander grâce. Pour toute réponse, continue la légende, il fut précipité dans un lac et solidement enchaîné à un énorme roc.

—Hélas ! soupira le monstre, quand donc viendra ma délivrance. Quand donc reverrai-je la terre de mes aïeux ?

St Patrice de répondre. "Tu seras libre... lundi..." C'est-à-dire un lundi de la fin du monde. Et l'on dit que, de semaine en semaine à chaque fois que revient le *lundi*, le serpent, sortant la tête de l'eau, dit plaintivement : "O Patrice que tes lundis sont donc lents à venir !..."

Je n'en finirais plus si je voulais vous raconter toutes les légendes qui se rattachent au souvenir de l'Apôtre de la verte Erin. J'ai voulu simplement en détacher quelques-unes dont le charme poétique a bercé mon enfance, et, j'espère qu'elles auront pour vous, mes amis, au moins une partie de l'intérêt que j'y ai pris moi-même.

TANTE NINETTE.

Le Patriotisme

LE Patriotisme est une mère qui attachée à nous et nous à elle, nous enseigne qu'il faut savoir vivre et mourir pour la protéger et la défendre.

Comme "Tante Ninette" dit, l'Angleterre à qui nous devons respect et admiration, nous laisse une liberté, mais cette liberté nous a coûté bien cher, et on ne peut l'oublier hélas !

Descendants des français qui étaient des hommes d'honneur nous conservons pour la France, notre première Patrie, un amour profond et inaltérable.

Mais le Canada, notre cher Canada, oui je désire sa prospérité et je sens qu'il faut travailler avec ardeur pour qu'il devienne la plus belle des nations !

Mes chers compagnons, quand vous serez grands et qu'on vous appellera, peut-être pour défendre votre beau pays, n'oubliez pas ces paroles :

La garde meurt mais ne se rend pas.

SYMÉ (11 ans).

LES JEUX D'ESPRIT

Mon premier, adjectif altier, appar-
[tient au noble langage ;
Sous mon second un vert sentier
Donne la fraîcheur et l'ombrage ;
L'aimable chant de mon entier
Réveille l'écho des bocages.

J'ai causé de votre projet à un de mes amis.

Cette phrase est-elle correcte et pourquoi ?

(Pour mes jeunes savants et savantes)

De qui est le vers suivant, que l'on entend citer beaucoup, de nos jours encore, et à qui fait-il allusion ? "*Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire ?*"

Question de géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Quelle différence y a-t-il entre une monarchie, une république et une confédération.

PAGE DES ENFANTS

Solution des Jeux d'Esprit

Charade

Dans mon premier on suit le pain ;
Mon second se chante en musique,
Mon tout insecte assez vilain,
Mais travailleur assez pratique,
Aux avares est comparé
Fort injustement à mon gré.

Rép. Fourmi.

Ont bien répondu : Jean-Baptiste, Maurice Bauset, Ottawa ; Coquelicot, Alice Taché, Montréal ; Marianne, Arthabaskaville ; Jeanne et Amélie Hamel, Ste-Maried e Beauce ; Lucile Rodier, Montréal ; Paul Gélinas, Montréal ; Réné Hamel, Québec ; Gabrielle Tétrault, Académie Ste-Marie ; Ivonne Perrault, Académie Sainte-Marie ; Paul Lalonde, Montréal ; Simone de Varennes, Waterloo ; Chs. Paul Symé.

Beautés de la prononciation française :

Nous *portions :* imparfait de l'indicatif du verbe *porter*, nos *portions* : partie d'une nourriture.

Couvent : habitation de religieux ou religieuses. *Couvent :* présent de l'indicatif du verbe *couver.*

Fils : jeune homme.

Fils : petit brin de soie ou de coton.

Est : verbe être.

Est : l'un des quatre points cardinaux.

Convient : prés. de l'indicatif du verbe convenir.

Convient : prés. de l'indicatif du verbe *convier.*

Vis : verbe voir.

Vis : n. c. pièce ronde de bois ou de métal cannelée en spirale.

Exceptions : verbe excepter.

Exceptions : n. c. signifie : à la réserve de telle ou telles choses.

Fier : adj. orgueilleux.

Fier : Avoir de la confiance en quelqu'un.

Editions : verbe éditer.

Editions : collection d'exemplaires.

Relations : du verbe relater, raconter.

Relations : Rapport d'une chose à une autre, ou d'une personne à une autre.

Content : Avoir le cœur joyeux.

Content : 3e pers. plu. du prés. de l'indicatif du verbe conter.

Excellent : 3e pers. pluriel du prés. de l'ind. du verbe exceller.

Excellent : adj. très-bon.

Affluent : 3e pers. plu. ou prés. de l'indicatif du verbe affluer.

Affluent : n. c. cours d'eau qui se jette dans une rivière.

Objections : 2e pers. plu. du prés. de l'ind. du verbe objecter.

Objections : Difficulté qu'on pose à une proposition.

Président : 3e pers. plu. du prés. l'ind. du verbe résider.

Président : Dans ce sens, titre donné à une personne.

Intentions : n. c. action de former un dessein.

Intentions : 2e pers. plu. du prés. de l'indicatif du verbe intenter.

Parent : v. pron. acc. 3e pers. plu. du verbe parer.

Parent : n. c. ceux de qui l'on descend.

Ont répondu : Paul Lalonde, Montréal ; Marianne, Arthabaskaville ; Fanny, couvent des SS. N. N. de J.-Marie ; Anna Gélinas et Isoline Tétrault, Académie Ste Marie ; Rosaria Lamontagne, élève de Mlle Lanctot ; Chs. Paul, Montréal ; Maurice Bauset, Ottawa ; Anne-Marie Trudel.

Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Qu'était Samson ? Donnez quelques détails sur sa vie ?

Rép. : Samson, fils de Manne, israélite, de la tribu de Dan, naquit en 1159 avant Jésus-Christ. Il fut consacré à Dieu comme Nazaréen. C'est-à-dire qu'il ne devait ni boire de ce qui peut enivrer et que le rasoir ne passerait jamais sur sa tête. C'est dans cette chevelure que résidait cette force musculaire extrême dont il était doué. Il fut constamment en guerre avec les Philistins ennemi de son peuple ; il en tua un nombre avec une mâchoire d'âne que le hasard lui offrit. Eperduement épris d'une femme nommée Dalila, Samson lui révéla le secret de sa force, et cette femme le vendit aux Philistins. Samson, les cheveux coupés, fut employé à tourner la meule d'un moulin, mais sa force revint avec ses cheveux, et il mourut en renversant deux colonnes qui soutenaient le temple de Dagon, et s'ensevelit sous ses décombres avec 3,000 de ses ennemis.

Ont bien répondu : Amélie et Jeanne Hamel, Ste-Marie, Beauce ; Yvonne Perrault et Gabrielle Tétrault, Académie Ste-Marie ; Marianne, Arthabaskavile ; Jean-Baptiste, Ottawa ; Paul Lalonde, Lucile Richer et Paul Gélinas, Montréal ; Simone de Varennes, Waterloo ; Simon Bouliane, Malbaie ; Cécile Gratton, Blanche Melançon, Amédée Demers, Roch Montbriand, élèves des cours particuliers de Mlle Lanctot ; Chs. Paul et Symé.

Petite poste en famille

Les réponses de *Fille de Moissonneur*, *George Emile Boulay*, *René Hamel* et *Pierrot* sont arrivées trop tard pour être publiées dans le numéro précédent. Leurs noms n'en sont pas moins inscrits au grand livre des récompenses.

Merci à madame *Bella* pour sa jolie poésie dont je lui suis bien reconnaissante. Chaque fois qu'il lui plaira de venir au salon de Tante Ninette elle y trouvera toujours un chaleureux accueil.

Merci aussi à *Marianne* d'Arthabaskaville dont je suis bien heureuse de faire la connaissance. Ne t'excuse pas petite amie je n'ai pas trouvé ta lettre trop longue moi, et chaque fois que tu en auras l'occasion ne manque pas de revenir me voir.

Marguerite V., Montréal. Oui, certes, j'ai retrouvé dans nos grands journaux quotidiens la copie quasi-conforme de la page des enfants. J'en suis très flattée puisque, la première, j'ai eu l'honneur d'établir pour mes neveux et nièces du JOURNAL DE FRANÇOISE ce mode, tout à la fois instructif et récréatif. Réjouissez-vous avec moi, jeunes amis, d'avoir fait école dans le monde de nos meilleurs publicistes.

***

Bravo, amis, je m'aperçois que ma remarque a fait du bien et j'en suis trop aise. Répondez en foule aux questions que je vous pose, je vous veux encore plus nombreux. Je vous le répète, cette page est à vous, ayez cœur de montrer que vous savez comprendre et apprécier les efforts qui sont faits pour occuper votre esprit et développer votre intelligence.

Je félicite particulièrement mes neveux et nièces qui ont fait ce long devoir sur la beauté de la prononciation.

Dans le dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE lisez dans les réponses aux questions : *Paul et Symé*, au lieu de *Paul et Aymé.*

A Travers les Livres

REMERCIEMENTS à la librairie Cadieux & Derome pour l'envoi d'un fascicule *Notre Drapeau*, écrit par un Compatriote, et dédié aux Canadiens-Français. Les lecteurs vont deviner tout de suite qu'il s'agit de l'adoption d'un drapeau qui n'est ni le tricolore, ni le drapeau anglais, ni même celui de M. Henri Bernard. Si ça continue, nous aurons un choix d'étendards un peu trop embarrassant. Compatriote propose le drapeau de Carillon : *champ bleu et quatre fleurs de lis blanches*. Vous verrez que toutes ces discussions ne serviront qu'à mettre au drapeau national un *champ de gueules* qui durera longtemps.

Comme le sujet menace de s'éterniser, il vaudrait mieux en venir à une entente.

Je propose donc,—et pour cela je suis d'autant plus à l'aise que mes suggestions ne seront point écoutées,—que chaque société de la Saint-Jean-Baptiste envoie son président, ou choisisse un ou deux délégués qui se rencontreront tous ensemble à une ville désignée d'avance, et que là, on vienne à une entente pour savoir le drapeau que l'on doit définitivement garder. Et après cela les discussions ne seront ni permises, ni possibles.

J'accuse réception, de la maison Beauchemin, d'un drame historique en cinq actes, que je n'ai pas encore eu le loisir de parcourir : *Lévis ou l'abandon de la Nouvelle-France*, par le Rév. M. J. Marsile, C. S. V. Un drame en cinq actes, cela me semble bien long, quand la vie, souvent, n'en compte pas même autant !

J'ai dit à un correspondant de la campagne que la traduction du livre de Matthew Arnold, *Etudes sur les Etats-Unis*, n'était pas en librairie à Montréal. C'est une erreur et je me hâte de la réparer. J'avais téléphoné chez MM. Beauchemin, Cadieux & Derome, et sur leur réponse négative, j'ai cru que la vente de cet ouvrage était réservée aux libraires de Québec. J'ai eu tort, on peut trouver *Les Etudes sur les Etats-Unis* chez MM. Déom et Frères, les libraires bien connus de la rue Ste-Catherine.

Je ne crois pas faire une très large digression à mon sujet, en parlant ici des conférences données par M. J. B. Lagacé, dans les salles de l'Union Catholique.

" Parler voyages, écrit à ce sujet Louis Dantin, est facile à M. Lagacé ; il a vu de ses yeux cette Suisse et cette Bretagne qu'il va nous décrire ; parler d'art, lui est plus naturel encore, car il a fait de l'art sous toutes les formes, l'étude et l'objet de sa vie."

Il sera donc intéressant au plus haut degré d'aller entendre ce jeune artiste.

FRANÇOISE.

Fautes à corriger

IL est regrettable que nous ne puissions donner aux choses dont nous nous servons usuellement leur appellation propre, au lieu d'aller emprunter le nom chez nos compatriotes de langue anglaise Ainsi, dans une partie de euchre, par exemple, nous entendons constamment : J'ai le right Bower, Madame une Telle a coupé avec le left Bower, etc, etc.

Eh bien, il y a des mots français pour désigner ces atouts : Bosquet de droite ou Bosquet de gauche, ce qui serait plus facile encore ; à coup sûr plus juste et plus français.

" C'est une *misdeal*, " entendons-nous souvent. C'est une *maldonne*, devrions-nous dire.

Ecarter une carte, et non *discarter*. La carte qui désigne l'atout s'appelle *la retourne*. Une levée est *un pli* et la totalité des plis s'appelle la *vole*. Le mot euchre est français.

Le Guide.—D'ici on entend l'écho se répercuter vingt-quatre fois. L'an dernier, un touriste en a perdu la raison.

Le Touriste. — Perdu la raison ! Pourquoi ?

Le Guide.—Sa belle mère l'avait embrassé et vous comprenez, s'entendre embrasser par sa belle mère vingt-quatre fois de suite, il y a bien de quoi devenir fou !

Dans la bêtise, on s'arrête rarement en chemin.

Le silence est à l'âme ce que le sommeil est au corps.

MME BARRATIN.

Cuisine facile

Potage aux truites. — Prenez une douzaine de petites truites, nettoyez-les et laissez-les tremper une heure dans un vase contenant une pinte d'eau, un bon verre de vinaigre et quelques morceaux de glace. Préparez un court bouillon fait de deux pintes d'eau, moitié de vin blanc, assaisonnement et légumes ordinaires. Laissez réduire à une pinte. Faites cuire vos truites quelques instants dans ce bouillon. Mettez-les dans une soupière garnie d'une julienne et de quelques écrivisses. Versez votre bouillon et servez.

Emincé de porc aux oignons.—Emincez un morceau de longe de porc. D'autre part, faites revenir vos oignons à la poêle sur feu doux, ajoutez quelques cuillerées de vinaigre, une cuillerée à café d'arôme Patrelle et faites réduire. Mettez-y vos tranches de viande avec sel et poivre, faites sauter pendant un quart d'heure, arrosez d'un peu de sauce tomate et servez.

Crème au chocolat.—Faites dissoudre du chocolat dans de l'eau, dans la proportion d'une livre pour un verre d'eau et mêlez avec crème, lait et jaunes d'œufs, environ six œufs par pinte de lait ; ajoutez un grain de sel et faire prendre au bain-marie sans bouillir.

Conseils utiles

PLUMES DÉFRISÉES. — Les plumes de chapeaux défrisées par la pluie, la neige et l'humidité, se refrisent toutes seules si on les tient—avec précaution pour ne pas les griller—au-dessus d'un réchaud allumé.

NETTOYAGE DES OBJETS D'ALBATRE —Pour nettoyer les objets d'albâtre salis par la fumée ou la poussière, on les lave, d'abord, avec une dissolution de savon blanc, puis avec de l'eau pure, et l'on termine en les frottant avec une peau bien sèche.

Quand l'albâtre présente des taches de graisse ou des taches d'encre, il suffit ordinairement pour l'en débarrasser, de frotter les parties maculées, soit avec de l'essence de térébenthine, soit avec du talc en poudre.

JOSEPH NOLIN

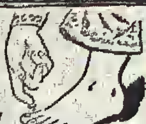
Chirurgien-Dentiste

531a RUE SAINT-DENIS

MONTREAL

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

Cors, Verrues et Durillons

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE.-Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal



LAPRÉS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES

360 RUE ST DENIS

MONTRÉAL P.Q.

TÉLÉPHONE BELL E. 1283

TÉL. DES MARCHANDS 843

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

270 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur CANOO pour argenterie
Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

Coaltar Saponine

DESINFECTANT

CICATRISANT

Admis dans les hopitaux de Paris

TRES EFFICACE CONTRE LES

PLAIES,
CANCERS,
ANGINES,
SUPPURATIONS,
ETC., ETC.

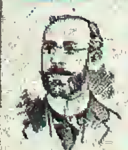
Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour........

L'Hygiène de la Toilette

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses.

SE MEFIER DES CONTREFAÇONS

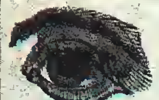


SPECIALITE :

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux **GRATIS**

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux Montréal

Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., pour bien voir de loin et de près, et guérison d'Yeux.

AVIS—Ouvert jour et nuit, le dimanche 1 à 4 p.m. Verres échangés et réparations de toutes sortes. Pas d'agents pour notre maison. Fondée et Responsable.

PIANOS **RIVET** PIANOS

Seul Représentant du Piano

HAZELTON

NEW-YORK

SALONS DE VENTE **140 RUE ST-DENIS**

MONTREAL

Catalogues envoyés sur demande

Accords et réparations exécutés par M. Rivet

TEL. EST 2351



PHOTORAPHE

COIN STE-CATHERINE ET ST-HUBERT

MONTREAL

DERNIERES NOUVEAUTES EN PHOTOGRAPHIES

Pourquoi Boire de l'Eau Impure

Quand on peut se procurer un **FILTRE**, garanti purifier l'eau pour **50c.**

FILTRES de tous genres, de 25c à $40.00.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

LIBRAIRIE

C. O. Beauchemin & Fils

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

NOUVEAUTES

La Femme et le Clergé, par l'abbé Bolo. 1 vol. in 12 .... 0.6
Un soir à Hernani, poème par Edmond Rostand. 26 février 1902. Jolie brochure........ 0.25
Jouets du Destin, roman illustré de quarante-quatre gravures d'après Macchiati, par Longard de Longarde. 1 vol........ 0.88
Messire Wolodowski, roman héroïque, par Henryk Sienkiewicz, auteur de Quo Vadis, traduction du comte Wodinski. 1 vol. in 12 .... 0.88
Lettres à Françoise, par Marcel Prévost. 1 vol. in 12 .... 0.88
Le Jardin du Roi, roman par Paul et Victor Margueritte. 1 vol. in 12 .... 0.88
Pages d'Histoire, par le Vicomte E. M. de Vogüé. 1 vol. in 12 .... 0.88
Le Rayon, scènes évangéliques, par Monlaur. 1 vol. in 12 .... 0.88
Un poète français, François Coppée, par Georges Druilhet. 1 vol. in 12 .... 0.88
Les derniers de Pékin, par Pierre Loti. 1 vol. in 12 .... 0.88
Jacinthe, roman par Georges Beaume. 1 vol. 0.88
Cas de conscience, par Champol. 1 vol. 0.88
La Jeunesse de la Grande Mademoiselle—1627-1652, par Arvède Barine. 1 vol. 0.88